



◀ La rue du Marchix, animée et peuplée, vers 1905.

CENTRE-VILLE/BOTTIÈRE

Du Marchix au Pin-Sec, histoire d'un relogement

Alors que le Marchix, quartier populaire pointé comme insalubre est entièrement réhabilité après 1945, il faut reloger des centaines de familles pour cause d'arasement d'immeubles et de bombardements. Elles le seront pour la plupart dans la cité du Pin-Sec, construite au milieu des champs dans les années cinquante. Témoignages.

Derrière les façades alignées des maisons donnant sur la rue, une multitude de passages étroits et sombres débouchant sur des courettes insalubres, "haut-lieu un peu fabuleux de la criminalité nantaise" selon Julien Gracq, c'est à peu près la physionomie du Marchix des années trente, qui abrite aujourd'hui un quartier d'immeubles administratifs et de rues commerçantes. Née en 1925 au 12 bis de la Place Bretagne, Yvette a vécu là pendant vingt-quatre ans. "Le quartier avait très mauvaise réputation. Il est certain qu'entre la rue Jean-Jaurès et la rue de l'Industrie, on trouvait des taudis habités

par de pauvres gens, beaucoup d'alcooliques, j'ai vu de ces scènes..."

Le Marchix, pittoresque et mal famé. Mais Yvette retient surtout le pittoresque : "Aristide Briand est né au 12 de la rue du Marchix, son père tenait un bar. Je passais très souvent par là pour aller à l'école. Je revois le marché aux puces du samedi, sur la place. La marchande de galettes et son seau de pâte posé à même le sol. Un jour, un chien a levé la patte dans le seau, la crêpière s'en est-elle aperçue ? Les prostituées du café/hôtel de l'Imprévu, rue du Pont de l'Arche-Sèche, le brocanteur qu'on appelait La Bouillotte, avec sa



◀ Le Marchix : place Viarme, rue Joseph-Caillé .



Yvette a vécu vingt-quatre ans, place Bretagne, à deux pas de la rue du Marchix.



La construction de la Poste, rue Cassegrain, sur l'ancien site du Marchix.

table à roues et son odeur épouvantable de saleté...” Fille d’artisan, Yvette habite une maison avec l’eau courante et des toilettes dans le logement. Un confort peu partagé dans le secteur, à cette époque. Jeannie a habité rue Léon-Jamin. Ses souvenirs sont différents : “On avait une pièce pour trois qui servait de chambre à coucher, de cuisine, de salle d’eau. Les toilettes sur le palier et l’eau dehors. La rue du Marchix, un vrai coupe-gorge, les maisons étaient toutes délabrées. Mais, côté commerces, on trouvait de tout dans le quartier !”

Un extrait du conseil municipal du 21 juin 1932, mentionne “50% de foyers d’insalu-

brité irréductible qui ont pour conséquence un nombre important de décès par maladies transmissibles, en particulier la tuberculose.” Le projet de rénovation urbaine lancé en 1935 prévoit l’expropriation de 189 propriétés, soit une surface de 60 000 m², dont plus de 75 % sont partiellement ou totalement insalubres. Puis arrive la guerre, qui n’épargne guère le quartier. Vétusté ou bombardements, les deux cent soixante familles habitant le futur périmètre de l’Hôtel des Postes doivent être relogées. La plupart le seront dans les cités des Landes (Chantenay) et du Pin-Sec. Les immeubles endommagés de la place Bretagne ne sont pas reconstruits,

de manière à dégager un espace plus vaste. Après les travaux de voirie et d’assainissement, les bâtiments administratifs (Hôtel des postes, CRAM et, plus tard, la Tour Bretagne) commencent à s’ériger, bouleversant la physionomie du quartier.

Le Pin-Sec, une cité au milieu des champs.

Le 31 mai 1951, Le conseil d’administration de l’office public d’HLM décide de l’acquisition d’un terrain de deux hectares, chemin du Pin-Sec, en vue du relogement. Le chantier démarre autour de 1954. L’accueil des premiers locataires est plutôt hostile. “Arrivant du Marchix, on nous regardait de travers. Forcément, ils ont logé tout le monde ensemble, cloches ou pas cloches ! L’épicière a dit qu’elle n’avait jamais vendu autant de vin qu’à ce moment-là !” lance Jeannie, dans un rire un peu amer. Une pétition des habitants de la Pilotière, pour la plupart propriétaires de logements individuels, circulera même pour contester l’arrivée de ces familles jugées indésirables. “On est arrivées avec ma mère en mars 57. On payait vingt-neuf francs de loyer et des poussières. Avec l’eau courante, les toilettes à l’intérieur, l’électricité, un moderne total par rapport à notre logement précédent !” Georgette et Éliette se sont rencontrées dans le quartier du Marchix. Après avoir connu baraquements de l’aviation à Bouguenais et toiles de tente de l’abbé Pierre, puis un relogement provisoire rue Léon-Jamin, “ni eau, ni gaz, ni WC”, Georgette arrive le 16 septembre 1958, avec son mari et ses quatre enfants dans un pavillon fraîchement construit, cité du Pin-Sec. “C’était merveilleux. Mes enfants appuyaient sur les boutons électriques, pour eux c’était ➔



La cité du Pin-Sec sort de terre en 1957.

➔ magique.” Trois chambres pour huit (Georgette aura deux autres enfants), une salle d'eau réduite à un bac en ciment sans eau chaude, pas de chauffage, le confort est succinct. Mais, pour elle aussi, c'est beaucoup mieux qu'avant. Éliette s'installe le 8 mai 1957, au n° 8, cité du Pin-Sec. “Là, on avait une cuisine, une salle de séjour, une chambre et une salle d'eau. Même au troisième étage avec des petits, j'ai trouvé ça super !” Un F2 avec trois enfants mais il y a l'eau courante et les toilettes dans l'appartement... “Quand le monsieur des HLM est venu encaisser le loyer, j'avais alors cinq enfants. Il m'a demandé si je n'avais pas pris ceux des voisins !” Une chance pour Éliette et sa famille. Le monsieur des HLM, ému de la situation, leur propose un pavillon, rue de Valenciennes, à côté du terrain de sports, déjà construit. Éliette et Georgette seront à nouveaux voisins. Impressions contrastées : “On est entrés là-dedans en 61, mais les locataires d'avant avaient tout esquiné. L'évier tenait par deux bouts de métal. Les placards, c'étaient des trous...” raconte Éliette. Et autour, terrains vagues et tenues maraîchères. “Oui, mais on était dans la nature, enchaîne Georgette. Un vrai paradis ! pour fixer les limites du terrain, nos maris sont allés chercher des genêts qu'on a plantés. On aurait dû prendre plus grand !” Un para-

dis aux allures de cité ouvrière reconstituée aux portes de la ville, en l'espace d'environ deux ans, par tranches successives. Lorsqu'un immeuble s'achevait au Pin-Sec, on démolissait dans le Marchix. Les 191 logements, immeubles ou pavillons, seront bâtis sous l'appellation “logement de type E, comme économique.” Peu à peu, les conditions s'améliorent, au fil des réhabilitations successives : “On a eu le chauffage central, les baignoires-sabot, les chauffe-eau, du lino au sol...”

Machine à laver collective et achats groupés. À mesure que le quartier sort de terre, la solidarité s'organise. Marthe, Jeannie, Anne-Marie, Yvette et



Derrière la façade des rues du Marchix, des cours insalubres.

Georgette, militante de l'Association populaire des familles, se démène. “On se faisait livrer des carottes, du poulet, des yaourts, ils dépotaient ça dans mon petit bout de jardin. On faisait circuler une machine à laver d'un logement à l'autre, avec un carnet et une boîte pour les sous. Et puis une machine à tricoter. Les gens s'imaginaient qu'on faisait fortune avec ça, si vous saviez le nombre de fois où on a été de notre poche !” raconte Georgette. Qui ne ménage pas ses efforts. Cours de cuisine pour les enfants le mercredi, défense des locataires, bénévolat au centre social, sans compter les accompagnements : “J'en mettais six ou sept dans mon Ariane, je les emmenais à leurs matchs de foot. L'abbé Grelier me disait que j'avais fait ma messe !” Il n'y avait pas encore d'éducateur de rue, mais personne ne l'a oublié, l'abbé Grelier, prêtre ouvrier installé dans la cité. “Le jour, la nuit, les gens passaient téléphoner chez lui. Il organisait les fêtes de la Saint-Jean, les kermesses, il s'occupait du foot, des jeunes, de la vie du quartier. C'est lui qui a fait le lien entre les gens du Pin-Sec et ceux de la Pilotière. Quand la pétition a circulé, il leur a dit que c'était plus la peine d'aller à l'église, que c'était honteux !”

Une épicière rue de Valenciennes, puis une boucherie, une poissonnerie et enfin, une supérette, le Radar. Les commerces fleurissent, l'APF fait des pétitions pour obtenir une pharmacie, un centre social. Dans le quartier, une infirmière dévouée fait des permanences dans un petit local. Yvette se souvient : “elle assurait les soins des gens qui avaient des feuilles roses, c'est à dire pas de sécurité sociale et qui étaient soignés gratuitement. Ça faisait aussi dispensaire.”

En 1959, le groupe scolaire du Pin-Sec (aujourd'hui école Urbain-Leverrier) sort de terre. Puis le centre socioculturel de la Pilotière en 1965, dont l'emplacement cristallise encore aujourd'hui les difficultés de cohabitation de populations voisines mais d'origine sociale différente. Ce qui n'entache pas l'enthousiasme des anciennes de la cité évoquant leur souvenirs : “C'est toute une histoire et on finira par vous dire, étant donné notre âge, que c'était drôlement chouette. On était aux portes de la ville, la ville nous a rejoints !”

ARMELLE DE VALON

Crédit photo : Archives municipales